SIGNETS

SIGNETS n° 13 NOVEMBRE 2006

Bulletin des Amis de la Bibliothèque municipale Albert Cohen (St Leu-95)

A L'HORIZON...

La fréquentation des bibliothèques françaises a doublé en 20 ans, d'après une étude commandée par le Ministère de la Culture (*Lire en Val d'Oise,* 52, juin 2006). La bibliothèque municipale Albert Cohen n'échappe pas à la règle. Au contraire ! Le taux d'emprunt des livres y est supérieur à la moyenne de bien d'autres bibliothèques malgré une surface moindre. La fréquentation explose notamment pendant les vacances scolaires, d'autant plus que notre bibliothèque reste ouverte tout l'été.

Selon cette même étude, un nombre croissant d'usagers « *utilise le lieu pour lui-même, parce qu'on peut y consulter des livres, des journaux ou internet, mais aussi tout simplement parce qu'il y a des tables et des chaises et que ce besoin existe de lieux pour travailler, seul ou en groupe : 50% des usagers lisent sur place et 76% des usagers de 15 à 25 ans considèrent la bibliothèque comme un lieu d'étude (…) Parallèlement, le temps de séjour en bibliothèque s'est allongé en raison d'une offre sur place plus riche* (…)*, les visites longues de plus de 30 minutes s'étant généralisées (71 % en 2005) ».* Malheureusement, dans notre bibliothèque, le manque de place interdit l'existence d'un véritable espace de travail, ce qui limite le temps de présence des usagers, ceux-ci souffrant également de la promiscuité avec les postes de travail informatiques. De même, faute d'espace suffisant, les animations orientées vers les plus jeunes s'y déroulent souvent dans des conditions d'inconfort assez étonnantes. Quant aux personnes à mobilité réduite, l'accès de la bibliothèque leur est de fait impossible.

Dans une commune, la bibliothèque est souvent l'équipement public fréquenté par la proportion la plus importante de la population. « *La médiathèque municipale a aujourd'hui l'image d'un lieu culturel familier, dans la proximité immédiate du lieu de résidence.»* Notre bibliothèque en fournit un exemple incontestable. Les animations informatiques, l'acquisition de nouveaux supports (DVD), le Club Lecture qui à chaque réunion attire un public fidélisé, les opérations de sensibilisation à la lecture comme *L'été des 13 livres* (cf p. 4 de ce Signets), l'exposition récente de petits tableaux réalisés par des enfants de maternelle, la réduction du tarif d'adhésion (ramené à 5,00 € et applicable sans condition de résidence) attirent de plus en plus de monde et sont ainsi des facteurs de convivialité dans une société où celle-ci se délite trop souvent.

« Si le rythme de croissance du nombre des usagers se poursuit au même rythme qu'entre 1990 et aujourd'hui, la part de la population allant en bibliothèque devrait continuer de croître et pourrait atteindre 50 % ***à l'horizon 2010.*** *»* Cela permettrait à la France de rattraper son retard par rapport à la Grande-Bretagne ou aux pays scandinaves. Mais, précise l'étude, « ***réaliser ce rattrapage suppose néanmoins que les collectivités locales continuent d'investir dans la création et la modernisation d'un équipement que les usagers voient comme un espace culturel plutôt que comme un simple lieu pour emprunter des livres****. »*

A l'approche d'échéances électorales majeures, cette prévision est à prendre au sérieux pour notre commune. Avec ses 450 m^2, la bibliothèque Albert Cohen dispose d'une surface inférieure de moitié à la norme de 0,07 m² par habitant, désormais édictée par le Code général des collectivités territoriales, depuis le décret du 11 octobre 2006. **Il semble de notre devoir d'appeler à la construction d'une nouvelle bibliothèque adaptée à la réalité du XXIème siècle.**

Didier DELATTRE - Gérard TARDIF - Marie-Françoise VAÇULIK

Les Coups de coeur du Club-Lecture

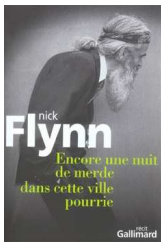
SEPTEMBRE 2006

♥-♥-♥-♥-♥-♥-♥-♥-♥-♥

Les bienveillantes de Jonathan Littell (Gallimard) - Le livre dont on parle le plus en cette rentrée 2006. Ecrit en français par un américain de 39 ans, ce livre raconte le destin inventé du SS Maximilien Aue et suit notamment les activités des sinistres Satzgruppen SS, ces groupes mobiles qui avançaient dans le sillage de l'armée allemande pour exterminer les communistes et les Juifs des territoires conquis. Fresque de 900 pages, le livre de Littel impressionne par son réalisme saisissant. L'auteur, sans lyrisme ni complaisance se place du côté des bourreaux et s'interroge sur la « banalité du mal » telle que la définissait Hannah Arendt. Le livre comparé à *La mort est mon métier* de Robert Merle et à *Vie et destin* de Vassili Grossman pose la question du bourreau et bien entendu celle du bien et du mal. En littérature Littel a grandi en France avec des auteurs comme Sade, Flaubert, Genet, Blanchot et Bataille : c'est dire si la question des liens entre la littérature et le mal n'est pas, pour lui chose anodine…

Rendez-vous de Christine Angot (Flammarion) - Un livre coup de poing. Christine Angot écrit sans s'arrêter. Comme elle vit. et jusqu'à la nausée. Elle rend. Elle rend l'âme, l'esprit, le temps et rend les armes. Le roman d'une amoureuse sans temps de pause. Juste le mouvement infini des sentiments qui l'animent. Elle est prête à mourir. L'amour fait d'elle une vivante, l'amour la presse vers la mort. Un livre fulgurant, craché avec une vitalité peu commune, dont on ne sort pas indemne mais moins seul. Roman d'amour, la noyade d'Angot bouleverse par ce romantisme enfin exalté par sa seule humilité, par son silence qui finit par gagner sur le fracas impétueux des mots de sa souffrance. Angot signe là un livre impressionnant.

Dans la foule de Laurent Mauvignier (Ed. de Minuit) - Mauvignier dont les livres jusqu'alors étaient plutôt des voyages intérieurs s'ouvre au monde avec un livre choral. A partir du drame du Heysel, il imagine le destin de plusieurs supporters : Jeff et Tonino venus de France, Geoff et ses frères les anglais, Tana et Francesco les italiens et Gabriel et Virginie de Bruxelles. On retrouve la délicatesse de Mauvignier, son élégance et son goût des autres. Un beau livre qui nous rappelle sans pathos la fragilité de la vie qui se donne, qui se joue, qui se perd…



© **Encore une nuit de merde dans cette ville pourrie** de Nick Flynn (Gallimard, Trad. de l'anglais) - Un livre magnifique, rude et dense. L'auteur qui enseigne aujourd'hui la poésie à l'université de Houston. raconte comment il a retrouvé son père qui avait quitté le domicile quand Nick était encore enfant. Avant de se consacrer à la poésie, Flynn a fait des tas de métiers. Il a travaillé notamment dans un centre d'hébergement pour accidentés de la vie. Une vraie cour des miracles où la réalité est sans nom. Des plaies, des coups, du sang, des larmes, des poux, la faim, l'alcool et toute la misère. Flynn y retrouve son père qu'il attend depuis tout ce temps dans cet enfer. Le père qui rêvait d'être écrivain y croit encore. Le fils sourit, lui qui a réalisé sans le savoir les rêves de son père. Dans une langue nerveuse et claire, Flynn sans voyeurisme et sans affectation, nous donne à voir un côté américain qui n'a rien du rêve.

© **L'Affaire Lolita** de Penelope Fitzerald (Quai Voltaire) - Un livre anglais des années 50. Elégant et subtil, il raconte comment Florence Green, malgré l'opposition d'un certain nombre de gens, décide d'ouvrir une librairie dans la bourgade de Hardborough. Ce village va devenir un véritable champ de bataille. Délicieusement cruel, ce livre démontre comment une femme seule, décidée, autonome et libre peut être considérée comme bien plus subversive que le roman scandaleux de Nabokov qui portera le coup de grâce à la librairie. Une peinture habile et inspirée d'une Angleterre conformiste et conservatrice. (Trad. de l'anglais)

© **La Cantatrice** de Christophe Mercier (J. Losfeld) - L'histoire d'un romancier et d'une cantatrice qui viennent se terrer à Saint-Pons (Allier) dans la campagne bourbonnaise au milieu des années 70. Un livre réjouissant dans un style alerte et élégant. Mercier, traducteur de Nick Hornby et biographe d'Anouilh a le sens de la comédie. On pense aux ambiances de certains films de Michel Deville. A ces films où les personnages impossibles donnent lieu à des portraits au vitriol de ces petites gens de la France profonde, . mesquins, médiocres excepté cette cantatrice qui détonne et suscite toujours l'extase.

© **Sous influence** de William Sutcliffe (Denoël, Trad. de l'anglais) - Voisins depuis toujours, Ben et Olly, dix ans, sont les meilleurs amis du monde. Ils passent le plus clair de leur temps à jouer dans la cour de récré, et, accessoirement, à décrypter l'étrange

monde d'adultes qui les entoure. La belle vie en somme. Tout bascule cependant quand Carl, un gamin de leur âge, emménage dans leur rue. Très vite, les jeux cruels et les comportements déloyaux de leur nouveau compagnon rongent insidieusement la solide amitié de Ben et Olly, irrésistiblement attirés par le mystère qui l'entoure, pour le pire.. . *Sous influence* met en scène avec une grande justesse et beaucoup d'humour le monde de l'enfance et ses préoccupations. Un livre tel qu'on peut l'imaginer quand on parle des films anglais initiés par l'école de la BBC.(Ken Loach ou Mike Leigh). Terriblement réaliste et désenchanté.

© **Les derniers jours de Magliano** de Mario Tobino (La Fosse aux Ours) - En mai 1978 est promulguée en Italie la loi 180 dite loi Bosaglia qui ferme les asiles sur le territoire italien. Tobino, directeur de l'hôpital psychiatrique de Lucques, assiste, désabusé, au démantèlement de l'ancien système au profit des nouvelles théories progressistes. La nouvelle "liberté" des fous se soldera par de nombreux suicides et Mario Tobino en est le témoin impuissant. Il nous livre là un journal de bord où rien ni personne n'échappe à son humanisme forcené.

© **Le lièvre de Vatanen** de Arto Paasilinna (Folio Gallimard, Trad. du Finlandais) - Un journaliste chemine sur les routes de Finlande, pour un nouveau reportage. Un soir de

Noël, en pleine forêt, il manque d'écraser un lièvre. La vue de cet animal crée chez lui comme une révélation : la vie est trop courte pour s'ennuyer, or il s'ennuie. Il décide de tout quitter. Ce roman-culte dans les pays nordiques conte les aventures de Vatanen remontant vers le Cercle Polaire, au fil des saisons, avec son lièvre fétiche en guise de sésame. A découvrir ou à redécouvrir, ce récit de voyage devenu un classique dans les lycées de France.

© **Oublie-pas 36** de Jean-louis Crimon (Le Castor astral) - Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent.» : telle est l'unique certitude de Luis, républicain espagnol ayant fui le régime de Franco. Luis travaille de nuit pour mieux militer le jour. Avec lui, au début des années 70, aux entrepôts de *La Ruche*, il y a quelques décalés du travail et des employés temporaires. Parmi eux, un étudiant en philo que Luis va prendre sous son aile, pour lui apprendre tout ce que l'université n'enseigne pas. Mais nous n'avons rien retenu des leçons du passé. Ce roman, c'est une histoire de leçons et une leçon d'Histoire. La grande Histoire des petites gens, des ouvriers, des travailleurs, même si ces mots semblent devenus tabous. Ce livre nous parle d'un temps que beaucoup feignent de ne pas connaître: 1936, le Front populaire, les premiers congés payés, les droits sociaux, la retraite, la sécurité sociale… Des mots d'un autre temps ? Jean-Louis Crimon, né en 1949, est journaliste à France Culture. Il a écrit plusieurs romans et des biographies du chanteur Renaud.

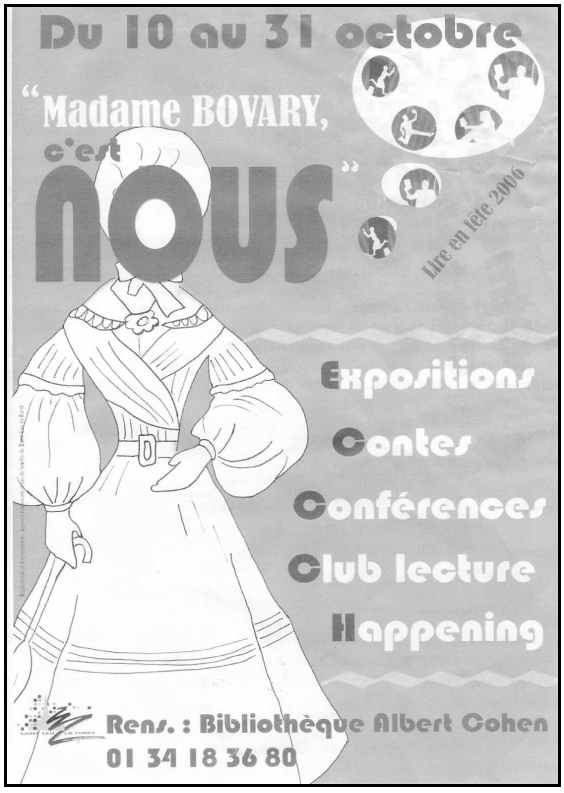
© **Voyage au pays du coton : petit précis de mondialisation** de Erik Orsenna (Fayard) - *Cette histoire commence dans la nuit des temps. Un homme qui passe remarque un arbuste dont les branches se terminent par des flocons blancs. On peut imaginer qu'il approche la main. L'espèce humaine vient de faire connaissance avec la douceur du coton. Depuis des années, quelque chose me disait qu'en suivant les chemins du coton, de l'agriculture à l'industrie textile en passant par la biochimie, de Koutiala (Mali) à Datang (Chine) via Lubbock (Texas), Cuiabá (Mato Grosso), Alexandrie, la vallée de la Vologne (France), je comprendrais mieux ma planète. Les résultats de la longue enquête ont dépassé mes espérances. Pour comprendre les mondialisations, celles d'hier et celle d'aujourd'hui, rien ne vaut l'examen d'un morceau de tissu. Sans doute parce qu'il n'est fait que de fils et de liens, et des voyages de la navette.»* Erik Orsenna. En suivant l'histoire du coton à travers différents pays, l'auteur a choisi de raconter à sa manière l'histoire de la planète et des mondialisations.

© **Comme deux frères** de Axel et Jean-François Khan (Stock). Axel, le médecin biologiste, engagé dans la réflexion éthique, Jean-François, le journaliste agitateur d'idées. Ils sont frères mais se connaissaient peu avant ce livre. Élevés l'un et l'autre dans la religion catholique, ils sont devenus farouchement agnostiques, mais demeurent tous deux obsédés par la quête de sens. Ils croisent ici leurs souvenirs, avec la tendresse de l'éloignement et la lucidité des intellectuels qu'ils sont : deux enfances séparées à cause de la guerre, une adolescence dans la France de la reconstruction, le couple de leurs parents et leur frère Olivier, les premiers choix politiques, les grandes désillusions de l'âge adulte. Mais le genre humain n'est pas leur ennemi, tout au contraire. La place est immense pour l'engagement de deux hommes qui n'ont pas cessé de croire qu'aujourd'hui peut être meilleur qu'il n'est, et demain meilleur qu'aujourd'hui. Être capable d'enthousiasme, voilà qui les réunit. Dégrisés des illusions confortables, sans concession pour les mensonges d'où qu'ils viennent, ils montrent que le métier d'homme n'est pas un vain mot.

© **Le rêve de Martin** de Françoise Henry (Grasset) - « *Il m'a caressé la joue comme jamais personne ne me l'avait caressée. J'ai fondu. J'ai tout oublié. J'ai tout donné. Je me suis laissée glisser à terre avec lui. Le crépuscule nous protégeait. La terre était mouillée, l'herbe giflait doucement nos bras nus, je me suis salie, j'ai ri, j'ai eu du plaisir. Tu n'étais pas encore là, Martin, tu venais de commencer le chemin qui te mènerait au jour.* » Ce roman est la lettre d'une mère décédée écrite à son fils Martin, lui-même aujourd'hui à la retraite, dans laquelle elle lui explique les raisons de leur séparation lorsqu'il avait douze ans et qu'elle lui assure l'avoir toujours profondément aimé. Martin, lui, n'a jamais compris pourquoi il a, un jour, été rejeté par ses parents. Il va enfin découvrir sur quel secret reposait sa vie brisée. Comédienne et auteur de pièces radiophoniques, Françoise Henry est née en 1959. Elle a déjà publié un recueil de poésies et cinq romans.

© **Henri ou Henry** de Didier Decoin (Stock) - Didier Decoin consacre son dernier roman à son père, le cinéaste Henri Decoin (43 films dont *Premier rendez-vous, La vérité sur Bébé Donge*…) d'une façon vive, drôle et douce. Il emboîte le pas de cet homme né pauvre qui, à l'automne de sa vie, aura des allures de seigneur. Celui qui sera livreur, champion de water polo, boxeur, reporter sur le tour de France, romancier et grand séducteur. En 1937, il s'embarqua pour Hollywood avec Danielle Darrieux, fraîchement épousée. Decoin est le spectateur émerveillé de la vie de son père. Il vit plus qu'il ne se souvient. Il réinvente sans forcer le trait d'une vie française. Une perle rare…

La bibliothèque a célébré le 150ème anniversaire de "Madame Bovary"



Le CLUB LECTURE ou le principe de la porte ouverte

Une jeudi par mois, à 17h30, la bibliothèque Albert Cohen vous propose de partager vos plaisirs de littérature. Un pur moment d'évasion…

C'est un espace, un endroit, un lieu où les livres sont l'objet de toutes nos convoitises, de nos désirs, de notre appétit. Nous les lecteurs : précis, décidés, motivés, fatigués, inconstants, légers, sérieux, audacieux, et même heureux… Lecteurs de tous poils à l'image de ce que nous sommes. Alors étonnez-vous que nos goûts varient à l'aune de nos vies ! **C**hacun vient alors avec dans ses bagages des livres remarquables. Et le plus souvent pour dire le bien qu'il pense de la chose lue. Mais il arrive aussi que le dégoût, la déception et le désenchantement suscitent quelques témoignages éloquents.

Lire est une aventure des plus personnelles, si bien qu'il peut paraître aussi vain qu' improbable de partager justement ce plaisir là. Mais loin de se résoudre à ce que certains enregistreraient telle une sagesse divine, le Club Lecture se fait le cœur sur des matières qui font battre bien des coulpes. Il y a tant d'agrément à lire aussi dans le regard de l'autre tout le plaisir procuré par une lecture particulière. C'est à cet instant que le livre renaît, qu'une autre vie lui est conférée par le seul discours de celui qui tient en otage consentant les autres ; par des mots et des silences qui viennent subitement se cogner. De ce qu'il rend compte, dans toute la singularité de son expérience, dans l'indéfinissable ballet qui relie ses gestes à ses paroles, l'envie fait son chemin. Ceux qui écoutent finissent par prendre le relais avec un livre comme passage de témoin.

Même si l' incommunicabilité peut émaner à n'importe quel instant, elle est forcément de nature merveilleuse puisque le secret est renfermé dans le livre. Car certains livres ne se donnent pas en public. Ils se font et se défont dans une solitude sans faille. C'est un mystère qui fédère plus qu'il ne divise. Certains livres se lisent et c'est tout ! Ce qui déjà, est une façon magistrale de faire parler de soi.

Pour cette raison qui n'a rien d'obscure, le Club Lecture est un lieu où toutes les littératures font leur vie, et où tous les lecteurs donnent leur avis. Il n'y a pas de domaines réservés, de figures imposées. Tout au plus un seul et même moteur tout voué à la bonne circulation du livre, et par extension à sa bonne santé. **B**ien entendu certains livres ne peuvent échapper à l'attention, certains sujets liés au moment s'imposent, mais la liberté du lecteur doit rester la condition qui augure de la qualité des échanges. C'est le principe de la fenêtre ouverte. Quand les livres s'ouvrent et se referment comme pour prendre l'air qu'il faut.

On pourra dire beaucoup de ce rendez-vous mensuel, mais on ne sera jamais si juste qu'en vantant les vertus de l'enthousiasme. D'ailleurs les livres ne sont-ils pas le meilleur endroit pour valoriser sa voix au chapitre ?

Renseignements au 01 34 18 36 80.

Olivier PLANTECOSTE

Opération « L'été des 13 livres »

Pour l'été, du 29 juin au 7 septembre, la Bibliothèque Albert Cohen vous a proposé de rentrer dans un cercle aussi ludique qu'intrigant avec un risque majeur : rencontrer un livre.

Jeudi 29 juin à 17 h 00, treize livres ont été placés à 13 endroits différents* dans la ville. Ces livres étaient identifiables (1ère page) et numérotés. Il s'agissait pour celui qui trouvait le livre, et souhaitait le lire, de témoigner de cette rencontre fortuite en rendant compte de ses impressions sur une fiche cartonnée située en fin de volume ou dans un courrier adressé à la bibliothèque ou bien encore sur le site Internet de la ville (lien "J'ai lu, j'écris ..."). Une fois la lecture terminée, le lecteur devait remettre le livre en circulation dans un des treize endroits.

Mais chose importante, chacun des livres devait retrouver à la fin de cette opération sa place initiale : c'est ainsi que celui posé le 29 juin sur un banc du square Leclerc devait retrouver sa place le jeudi 7 septembre à 15 heures sur le même banc du square Leclerc.

Par ailleurs ceux qui le désiraient pouvaient également faire partager leurs plaisirs de lecteur en faisant entrer dans le cercle de « l'été des 13 livres » un livre de leur choix. Pour cela, ils devaient passer à la bibliothèque pour l'enregistrement et l'immatriculation de l'ouvrage. **S**i les livres trouvent parfois leur public, cette fois-ci c'était le public qui trouvait les livres ! Des livres qui allaient donc prendre l'air et partir ainsi en vacances, évitant l'écueil des circuits les plus prévisibles.

Cette opération avait pour mission de divertir, d'intriguer et de rassembler. Une bonne façon de pratiquer la lecture pendant les vacances et de partager des émotions tous azimuts.

***** Bibliothèque (banc sur le devant) 4, avenue de la Gare ; Parc du Charme au Loup (table en pierre) avenue de la Gare ; Place de la Forge (banc) ; Gare côté sud : (banc) angles rues Gambetta/L.Blanc ; Square Leclerc (banc) Rue du Général Leclerc ; Marché (banc) angles rue du Gal Leclerc/rue de Chauvry ; Square de l'Eauriette (Banc en haut) chemin des claies ; Centre commercial Diablots (banc place de Culcheth) ; Piscine (banc) ; Aire des Diablots (table sous le saule) avenue des Diablots ; Ecole Marie Curie (banc rue de Verdun) ; MLC (banc) rue d'Ermont ; Cimetière (banc à l'entrée rue Jacques Prévert)

LE BLOC-NOTES

LA TOUCHE ETOILE

Roman de...

Benoîte GROULT
Editions Grasset, 2006

Connaissez-vous Moira, cette divinité grecque personnifiant le Destin ? Les trois sœurs, Clotho, Lachesis et Atropos président à la naissance, à la vie, à la mort des humains. Ce sont les Moires, les Parques latines.

Moira nous introduit dans le nouveau roman de Benoîte Groult. La fatalité, le Destin, se moquent gentiment de tous ceux qui se croyaient immortels et qui refusent de devenirs des « vieillards » (« des Tutsis dans un monde de Hutus ») dans cette société de « jeunes » où il est indécent de vivre trop longtemps.

Alice, octogénaire, journaliste dans un magazine féminin, nous décrit d'une plume alerte la lente mais inexorable dégradation du corps physique en attendant celle de l'esprit. Certains mots deviennent tabous : ainsi, on ne « meurt » plus de nos jours, on « s'endort dans la paix du Seigneur » ou on « décède ». Se vêtir, s'acheter de la lingerie devient une vraie « problématique ». Comment entrer chez Chipie, les Copains, Petite Nana ou Zazie, passé un certain âge ?

Cependant, le pire est à venir. Alice veut faire entrer Belzébuth, prince des Démons, au domicile familial. Encouragée par se fille, elle désire acheter un ordinateur ! Commencent alors les démêlés d'une mamie avec les minets vendeurs de technologie qui se moquent de la valeur du QI de la pauvre débile en face d'eux. Qu'elle sache le grec et le latin ne lui est d'aucun secours pour comprendre les merveilleuses possibilités de l'Acer Power F.b et... Combo DVD / CDRW ! Doit-elle retourner à sa vieille Remington ?

Alice a une fille, Marion, épouse de Maurice. Celle-ci rencontre Brian, un Irlandais marié à Peggy. C'est le coup de foudre ! Moira va aider à l'épanouissement de cet amour adultère sous l'œil bienveillant d'Alice : Brian, pilote d'avion, viendra à Paris, Marion s'échappera quelques jours en Irlande. De belles pages raconteront l'Irlande sauvage. Débusquer les oursins, choisir palourdes et pétoncles avec Marion sur les côtes océanes seraient un véritable bonheur…

Qu'est-ce qu'un couple ?, se demande Alice. Comment les relations mère-fille évoluent-elles au cours de la vie ? Que sont devenues les avancées féministes des années 1970 ? Que dire des enfants et petits-enfants ? N'ont-ils gardé des journées de 1968 que l'insolence, la déconsidération des pouvoirs établis, la violence, l'autosatisfaction ? Quels sentiments éprouvent-ils pour des grands-parents qui n'ont plus rien à transmettre puisqu'il y a internet ? Le savoir des anciens n'a plus cours. Socrate meurt tout seul…

Roman de la nostalgie du temps où l'on apprenait l'orthographe et les tables de multiplication. Siècle insolite où la vie humaine se prolonge effrontément. Le grand âge voit disparaître ses contemporains et se retrouve dans un désert affectif qui le rapproche de la mort.

Roman hymne à la vie aussi. Alice résiste, la tête haute, brave petit soldat qui a tant combattu pour la liberté et l'honneur des femmes. Honte à ceux qui croient ces luttes dépassées alors que l'excision est toujours pratiquée en Afrique, qu'on extermine les bébés filles à la naissance en Asie, qu'on dénie tous droits civils aux femmes dans le monde arabe. En France même, dans l'occident civilisé, une femme meurt sous les coups de son conjoint tous les quatre jours…

Alice a aimé la vie, la bonne chère, la mer, ma Bretagne, l'amour. Le jour viendra où elle appuiera sur la « touche étoile » et où Moira l'emmènera au pays des rêves…

Gisèle DELATTRE

A lire sur internet sur ce roman :

- http://www.edition-grasset.fr/chapitres/ch_groult2.htm
- http://livres.lexpress.fr/critique.asp/idC=11419/idR=9/idG=3

GYP, LA DAME DE SAINT-LEU

La Dame de Saint-Leu... Connaissez-vous cet ouvrage et son auteur…la «célèbre» GYP ?

Ce titre qui a attiré mon attention, car il évoque notre ville, est celui de l'un des multiples ouvrages romanesques qu'une femme de lettres prolifique, **Sybille Gabrielle Marie-Antoinette Riquetti de Mirabeau, Comtesse de Martel de Janville** publia, sous ce pseudonyme littéraire[1], en 1914 [2]. Arrière-petite-nièce du Comte Honoré Gabriel Riquetti de Mirabeau[3], elle fut la dernière de la lignée à porter ce nom célèbre. Par son ascendance maternelle, elle était également petite-nièce de Talleyrand.

Elle vécut de 1849[4] à 1932 et connut ainsi les époques tourmentées que traversa notre pays du Second Empire à la 3° République. Après quelques publications dans des revues telles que *La Vie Parisienne* ou *La Revue des Deux Mondes*, elle commença à faire paraître ses premiers romans vers 1880.

Ecrivant chaque nuit, prétextant satisfaire ainsi à une pure obligation alimentaire, elle rédigea plus de cent vingt ouvrages dont beaucoup connaîtront le succès et dont certains seront transposés pour le théâtre. Voici quelques titres, pris au hasard : « Autour du mariage », « Dans le train », Un trio turbulent », « Mademoiselle Loulou », L'éducation d'un prince », « Une élection à Tigre-sur-mer », « Le mariage de chiffon » (repris au cinéma par Autant-Lara en 1941[5]), « Tototte », « Un ménage dernier cri », « Souvenirs d'une petite fille », etc…, abondante production aujourd'hui totalement tombée dans l'oubli.

Gyp s'y moque, parfois avec bonheur, de la bonne société à laquelle elle appartient. Cependant ses textes sont fréquemment gâtés par les violents relents d'antisémitisme qu'ils laissent transparaître, ainsi que par leur caractère nationaliste poussé à l'extrême.

Personnage excentrique, qu'on peut considérer comme représentatif de la *Belle Epoque* [6], elle fût élevée comme un garçon manqué, critiquant volontiers la « féminisation de la France». Par son double côté, populiste et aristocrate, celle qu'on surnommait « la gavroche en robe de bal » dresse, à mi chemin du style de Delly et de celui de la Comtesse de Ségur, des portraits puérils d'héroïnes émancipées et combatives. Avec un certain machisme teinté de misogynie, elle alla même jusqu' à déclarer qu'elle « préférerait élever six garçons plutôt qu'une seule fille » [7]…

Si le contexte historique de certains de ses romans est bien rendu, il est néanmoins souvent l'occasion pour l'auteur de se livrer à une apologie de l'Ancien Régime ou du Premier Empire. C'est d'ailleurs tout à fait le cas dans « La Dame de St Leu ».

1) Je n'ai pas d'explication sur l'origine de ce pseudonyme (des lettres extraites de ses prénoms ?) si ce n'est qu'elle souhaitait effacer une identité aux multiples syllabes pour lui substituer une version « unijambiste ».Comme on prétend par ailleurs qu'elle fit disparaître le prénom « Aymée » qui figurait bien dans son état-civil, tout est possible…

2) Sorti chez Calmann-Lévy et dédicacé à Henri Bazire « en le remerciant encore d'avoir si aimablement accueilli « La Dame de St Leu ». Un premier épisode était paru antérieurement sous le titre : « Napoléonette ». Il compte l'histoire de Mme de Chalindrey, fille du colonel de Sérignan, officier de l'Empire, mort à Waterloo. Filleule de l'Empereur, elle suivit son père sur les champs de bataille, déguisée en homme et prénommée Léo. Dans le roman les Chalindrey sont les ennemis jurés de Mme de Feuchères. Ils ont quatre enfants (rien que des garçons bien sûr) Les aînés se prénomment Napoléon et Louis ; ils sont filleuls de la reine Hortense (on la retrouve toujours !!) et du Roi Charles X respectivement. Napoléonette serait, selon les commentateurs, le portrait craché de Gyp !

3) Le célèbre révolutionnaire, surnommé « l'Orateur du peuple » (1749-1791), représentant du Tiers Etat pour la région d'Aix Marseille dont l'échange avec le Marquis de Dreux-Brézé, Grand Maître des Cérémonies de Louis XVI, venu lui apporter l'ordre de dissolution de la Constituante, est resté gravé dans les mémoires de tous nos écoliers …

4) Sa biographe américaine prétend que, bien qu'elle naquit réellement le 16 août, elle déclara être venue au monde la veille afin que ce fût le même jour que Napoléon I, qu'elle idolâtrait.

5) Avec Odette Joyeux, Jacques Dumesnil et André Luguet, Pierre Larquey, Robert Le VIgan, Louis Seignier, Bernard Blier, Raymond Bussières.

6) La « Belle Époque » est une expression, apparue spontanément sous la plume de journalistes, après la Première Guerre mondiale, pour évoquer la période antérieure (1890-1914). Dans cette désignation, il y a certes une part de réalité (expansion, insouciance, foi dans le progrès...) mais surtout une nostalgie enjolivant la réalité (difficultés du monde ouvrier et rural,âpreté des conflits sociaux, déficit démographique, antisémitisme, luttes anticléricales) du fait du traumatisme engendré par la Première Guerre mondiale. Cf. M.Winock La Belle Epoque Perrin 2003.

Mais ne nous y trompons pas…Loin d'avoir été une extravagante sans influence, Gyp joua un rôle primordial en politique comme militante boulangiste, antidreyfusarde ou extrémiste de droite aux côtés de Drumont[8], Barrès[9], Henri Rochefort[10] et Déroulède[11].

Des foules de lecteurs subirent l'influence de ses pochades et caricatures haineuses contre les juifs, les républicains et la démocratie parlementaire. Elle sera ainsi victime de plusieurs agressions au vitriol et au pistolet ainsi que d'un enlèvement qui fit sensation[12]. **« La Dame de Saint-Leu »,** ouvrage devenu quasiment introuvable, reprend le thème, très controversé à l'époque, de la mort du Prince de Condé (Louis VI-Henri de Bourbon-Condé), dans son château de Saint-Leu.

« La Dame de St Leu » n'est autre que Sophie Dawes[13], Baronne de Feuchères, dont le rôle auprès du Duc de Bourbon, lors de ces événements, fut primordial par son ambiguïté. Mariée en 1818 avec un ancien officier de l'Empire, Adrien de Feuchères, devenu gentilhomme ordinaire de la Maison du Prince, elle s'était présentée auprès de son futur époux comme la fille adoptive du «dernier Condé ». Le malheureux baron mettra sept années à découvrir qu'il avait servi de comparse dans un jeu qui visait à « régulariser la présence » de Sophie, en fait depuis longtemps maîtresse du Prince. Il quittera le foyer conjugal, provoquant un scandale à la Cour.

Il n'est pas question de reprendre ici en détails les péripéties qui émaillèrent la fameuse « histoire du testament du Prince » dont la fortune suscitait l'envie[14]. Il apparaît que «la Dame de St Leu » fut au centre du complot que les Orléans menèrent en vue de capter ce substantiel héritage qui leur apportait, au-delà des considérations financières, une caution majeure, celle d'un Bourbon, pendant cette période troublée qui divisa la France royaliste entre Légitimistes et Orléanistes.

Sophie fera céder le vieux Prince qui rédigera le texte attendu. Pris ensuite de remords à la vue des événements politiques de juillet 1830 (« les Trois Glorieuses »), il aurait laissé transparaître son désir de quitter la France pour suivre Charles X en exil et y refaire son testament…Tout devait donc inéluctablement être mis en oeuvre pour éviter ce revirement.

Gyp retient la thèse de l'assassinat camouflé en suicide. Il ne pouvait en être autrement pour cette légitimiste qui, dans la postface du livre, qualifie Louis-Philippe de «souverain de contrebande»… Elle fait entrer en scène tous les participants à la conjuration qui regroupe Talleyrand aussi bien que le « courtier marron qui s'appelle Aaron…- un

7) Elle aura trois garçons de son mariage avec Roger de Martel de Janville qu'elle épousa en 1867, le 2 décembre date symbolique s'il en est pour une bonapartiste (Cf note 4 supra). Cet époux ne trouvera guère grâce à ses yeux puisqu'elle ne lui consacrera que quatre lignes dans ses Mémoires en deux volumes …

8) Edouard Drumont (1844-1917) Journaliste et écrivain catholique, antisémite et nationaliste notoire, il publia, en 1886, « La France juive ». Condamné pour cet ouvrage, provoqué deux fois en duel, il poursuivit néanmoins la rédaction de toute une série d'ouvrages de même nature avant de fonder la « Ligue nationale antisémitique de France » en 1890. Utilisant le « Scandale de Panama » pour dénoncer ce qu'il qualifia de « système politico-financier presque tout entier tenu par des mains juives », il fut élu député d'Alger, à l'occasion des émeutes antisémites qui s'y déroulèrent en 1898. Il reste surtout connu pour s'être opposé violemment à la révision du procès de Dreyfus et pour avoir réclamé dans son journal « La Libre Parole » des poursuites contre Zola.

9) Maurice Barrès (1862-1923), figure de proue du nationalisme français, il marqua son époque par son élégance classique, son orgueil et sa mélancolie qui l'inclinèrent à défendre ce qu'il considérait comme de grandes causes. Député boulangiste à 27 ans, il adhéra à la Ligue des patriotes de Paul Déroulède, et fut antidreyfusard. Il écrivit un certain nombre d'articles antisémites, affirmant notamment: "Que Dreyfus ait trahi, je le conclus de sa race." Pendant la Grande Guerre, Barrès fut un acteur important de la propagande de guerre. Gyp lui revendra, quasiment ruinée, en 1907, la propriété familiale de Mirabeau qu'elle avait acquise en 1895.

10) Henri de Rochefort-Luçay (1831-1913) mieux connu sous le nom d'Henri Rochefort, journaliste et homme politique français, il fonda son propre journal «*La lanterne* ». Après une interdiction à la vente publique, il fut attaqué en justice et sévèrement condamné. Rochefort rejoignit alors à Bruxelles l'autre ennemi de « Napoléon-le-Petit », Victor Hugo, qui le logea plusieurs mois. Député, il fut emprisonné pour ses écrits dans « la Marseillaise ». Lorsque la République est proclamée le 4 septembre 1870, Rochefort est libéré et porté en triomphe auprès du gouvernement provisoire. Condamné après la Commune puis déporté au bagne de Nlle-Calédonie en 1873, il s'évada pour rejoindre finalement à Londres les communards exilés. Amnistié en 1880, il se rallia à Boulanger, tournant le dos à ses anciens amis. Antisémite et anticlérical, il mena, à la fin de sa vie, des combats contradictoires et mourut presque oublié.

11) Paul Déroulède (1846-1914), poète, auteur dramatique et homme politique Français, fondateur de « la Ligue des patriotes », député en 1889, il fomenta une tentative de coup d'état en 1899. Banni jusqu'en 1905, il consacra la fin de sa vie à entretenir le courant nationaliste.

12) Sur Gyp existent peu d'ouvrages : Patricia Ferlin – Gyp portrait fin de siècle – Ed. Indigo/Côté femmes 1999 * Olivier de Brabois (petit neveu de Gyp) – Biographie de Gyp – Publibook à compte d'auteur 2002 * Willa Z.Silvermann – Gyp la dernière des Mirabeau – Perrin 1998

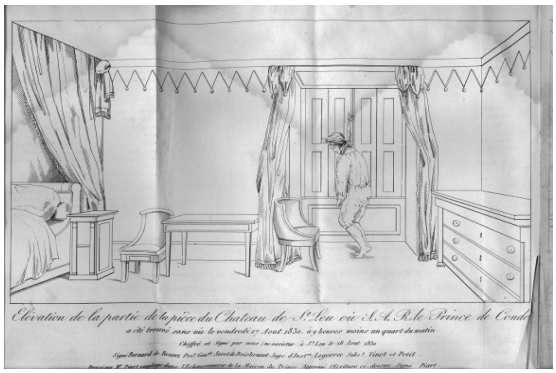
13) Née dans l'île de Wight vers 1795, fille de pécheur élevée par charité, Gyp écrit à son sujet : « Où le Prince l'avait-il ramassée jadis, nul ne le savait… ». Servante du Duc à Londres pendant son émigration, elle devint sa maîtresse dès 1810. Il lui fit donner une éducation afin qu'elle puisse le rejoindre à Paris après les Cent-Jours. Le portrait qu'en dresse Gyp est féroce de mépris pour sa vulgarité et son langage peu châtié ; même son physique n'échappe pas à sa vindicte : « Le fauteuil sur lequel ses charmes déferlaient de toutes parts… ».

juif ? – Il y a des chances… C'est l'homme de paille du duc d'Orléans ».

Fidèle par cette phrase à ses opinions détestables, elle affirme cependant dans la postface du livre que « La Dame de St Leu n'a pas de prétentions historiques ». Pour vous faire votre propre opinion sur l'énigme qu'évoque « La Dame de St Leu », plongez-vous dans les ouvrages dont certains sont détenus par la Bibliothèque Albert Cohen[15]. Mais sachez que la vérité juridique officielle n'est pas le crime mais le suicide[16]…D'autres historiens ont accrédité une troisième hypothèse, celle de l'accident, résultat des jeux sexuels habituels entre le prince et sa maîtresse, jeux auxquels cette dernière aurait excellé et qui auraient fait du prince son esclave consentant. Sophie Dawes, définitivement éclaboussée par le scandale, liquida ses propriétés[17] et retourna à Londres où elle mourut le 15 décembre 1840.

Avec un peu de chance, on peut encore trouver sur Internet l'édition originale du recueil de la « Procédure criminelle instruite à St Leu pour examen devant la cour Royale de Paris sur les causes et les circonstances de la mort de S.A.R. Le Duc de Bourbon Prince de Condé » publié par l'Imprimerie de Plassan en 1832 (pour distribution gratuite !). La couverture reprend un bien curieux extrait d'une lettre de la Baronne de Feuchères, que je confie à votre réflexion : « Comme la famille de Rohan, je désire ardemment qu'il soit prouvé que le malheureux prince n'a pas attenté à ses jours, et que les auteurs d'un crime aussi énorme que celui de son assassinat reçoivent le châtiment qui leur serait dû ». (Lettre du 14 novembre 1830 à M. le procureur général)… Saura-t-on jamais la vérité sur l'énigme de St Leu ?

Gérard TARDIF



14) Le 30 août 1829 au matin, le prince fit venir M.de Surval pour la rédaction définitive de son testament…
Moi, soussigné, Louis-Henri-Joseph de Bourbon, duc de Bourbon, prince de Condé…
Je nomme et institue mon petit-neveu et filleul, Henri-Eugène-Philippe-Louis d'Orléans, duc d'Aumale, mon légataire universel…
Je lègue à la dame Sophie Dawes, baronne de Feuchères, une somme de deux millions, qui sera payée en espèces aussitôt après mon décès, quitte de tous droits d'enregistrement ou autres frais qui seront acquittés par ma succession…
Je lui lègue aussi en toute propriété : 1° Mon château et parc de St Leu ; 2° Mon château et terre de Boissy et toutes leurs dépendances ; 3° Ma forêt de Montmorency et toutes ses dépendances ; 4° Mon domaine de Mort-Fontaine tel qu'il se compose et que j'ai acheté de Madame de Villeneuve, suivant contrats des 21 et 22 juillet 1827 et 20 août 1829 ; 5° Le pavillon occupé par elle et ses gens au Palais-Bourbon, ainsi que ses dépendances ; 6° Le mobilier que comprend ce pavillon…
Il restait quand même pour le duc d'Aumale, en sus du capital de plus de 66 millions de francs, Chantilly, le château, le domaine et la forêt ... qui seront légués par les Orléans à l'Institut de France, qui les possède encore aujourd'hui.

15) Notamment : D.Paladhile Le Prince de Condé - Histoire d'un crime – Pygmalion 2005 P.Cornut-Gentille – La baronne de Feuchères ou la mort mystérieuse du duc de Bourbon – Perrin 2000 C.Liger – Les marches du palais – R.Laffont 1999 Louis André- La mystérieuse Baronne de Feuchères - Perrin, Coll. Enigmes et drames judiciaires d'autrefois, 1925

16) Ainsi qu'en a arrêté la Cour Royale de Paris le 21 juin 1831, à l'issue du procès intenté pour captation d'héritage, suggestion et violence par les Princes de Rohan-Guéménée, en qualité d'héritiers du sang…

17) C'est ainsi qu'elle vendit le château et le parc de St Leu en 1833 à un certain Fontanille qui le revendit à un dénommé Vidal. Le parc fut loti et réparti entre une trentaine d'acquéreurs. Le château, passa successivement entre les mains de MM. Bonnet, Leduc fils, Broussin et Morisset, qui, après avoir tenté de le revendre à l'Etat, le fit démolir, faute de pouvoir en assurer l'entretien, en 1837.

NOUVELLE ANNIE ERNAUX - LE MONDE 2

Alors que les concurrents au Prix Annie Ernaux 2006 envoyaient leur contribution au jury, *Le Monde 2* publiait une nouvelle de la « marraine » du concours organisé par la ville de Saint-Leu. Intitulé *La Fête*, ce récit de deux pages est écrit à la première personne. Son titre aurait pu être *La jalousie*, si celui-ci n'avait déjà été choisi par le « pape » du Nouveau Roman pour l'une de ses œuvres les plus célèbres. La narratrice observe - avec souffrance et sentiment d'impuissance - le manège équivoque entre son propre compagnon et une future mariée. Tout se déroule à Londres lors d'un *pre-wedding*, fête précédant un mariage. Autofiction ou anecdote personnelle, bien entendu il est impossible de répondre sans confidence précise de l'auteure. On se contentera de remarquer que son compagnon se prénomme Marc, comme celui
La description minutieuse des moindres détails, l'analyse pointue des sentiments, les jugements sans complaisance, la dilatation du temps, nous font partager les affres nés du doute et de la suspicion qui accompagnent souvent la relation amoureuse. Un belle illustration du thème du Prix Ernaux 2006, « Passion (s) »...

Une rencontre

Peintre et illustratrice, Marie-Ange Le Rochais est l'auteure de nombreux albums de fictions et de documentaires. Après nous avoir raconté comment un album peut naître en collaboration avec des enfants *(Signets 11)* ***et nous avoir parlé de sa passion pour le « Club des Cinq »*** (Signets 12)***, elle nous livre ici ses impressions à propos d'une rencontre avec des enfants d'une cité.***

J'avais été invitée, via la Maison des écrivains, à intervenir aux Mureaux, dans une classe de CE1, pour présenter mes albums. La maîtresse m'avait demandée de venir une heure avant, pour « se préparer ». Très en avance, comme à l'accoutumé, je m'arrêtai dans un centre commercial afin de humer l'ambiance et faire quelques courses. Je constatais que les prix y étaient bien plus bas que chez moi, à Saint Leu-la-Forêt et que la plupart des gens achetaient surtout des denrées basiques, beaucoup de féculents, un peu de viande et pas du Label rouge ! Au moment de payer, ils sortaient la monnaie avec parcimonie, en prenant le temps de compter les centimes d'euros. Ce que ni mon mari ni aucun de mes enfants ne font, par fainéantises diverses.

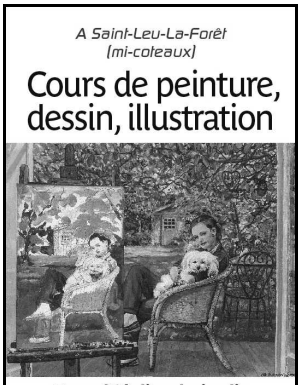
Marie-Ange Le Rochais

Enfin j'entrepris de me rendre à l'école primaire. J'attaquais une longue avenue, bordée de chaque côté par des blocs d'immeubles ternes, des tours blanches et des arrêts d'autobus tagués où se pressaient voiles, boubous et djellabas. Dans les allées, quelques arbres se figeaient sur une terre compacte comme du béton. J'arrivai enfin à bon port, après moult renseignements improbables et détours, au sommet d'une collinette avec vue imprenable sur la cité et la nationale. Le vent glacial soulevait une poussière sans feuille sur le ciment fendu de la cour de l'école. Un jeune directeur très souriant vint à ma rencontre et me conduisit dans une haute salle grise où m'attendait la maîtresse. Autour d'un café instantané, il me raconta que la veille sa voiture avait brûlé. En poste depuis huit ans, il trouvait beaucoup de satisfaction dans la réalisation de son travail. La maîtresse, elle, espérait une mutation ailleurs. Elle paraissait usée et en colère. Mais j'étais loin d'imaginer pourquoi.

Ma surprise fut totale. En poussant la porte de la classe, je découvris 24 enfants dont le seul qui ait eu la peau claire était un petit Maghrébin. Personne ne m'avait prévenue comme si c'était naturel. J'exposai donc, comme d'habitude, mes maquettes, les originaux de mes illustrations, j'expliquai comment et pourquoi je les réalisais tout en exprimant au mieux la nécessité d'une passion. Je déployais toute ma force de conviction pour tenter de leur prouver que quand on veut on peut ! Je déviais sur le sport, les joies du jardinage, mes tomates green zébra… Je parlais de Louise et Charly, mes enfants qui sont aussi les personnages récurrents de mes albums. D'ordinaire, cette révélation déchaînait des questions à n'en plus finir, mais ici, seulement un silence gêné, comme si j'abordais l'intime. J'achevai de m'enfoncer en leur proposant de se présenter. Ils ignoraient tout de l'origine de leurs parents. Je demandai une carte de l'Afrique pour leur montrer où se trouvent le Togo, le Ghana, le Mali, le Niger, etc. Mais ils ne montraient aucun désir de savoir, aucun désir même de les visiter. La carte m'encombrait. J'essayais d'exprimer l'importance de connaître ses racines. Mes parents réfugiés espagnols refusaient de me parler de l'Espagne. Mais je m'étais informée ! Ainsi je me sentais plus forte, remplie, et j'étais fière chaque fois que l'un des « miens » était reconnu pour une œuvre accomplie.

La maîtresse m'observait sans venir à mon secours. Plus tard, elle m'avoua qu'ils ne connaissaient pas la rue à côté de leur tour, n'allaient jamais ni en forêt, ni à la mer et que leurs parents ne souhaitaient pas les envoyer en centre aéré. Je tentai encore: « De quel métier rêvez-vous ? ». J'eus pour réponses : cinq caissières de supermarché, un gardien de toilette public ? Quatre footballeurs, pour les millions, 6 comme « à la Star Académie », 1 danseur. Un danseur ? Formidable ! La classe ne releva pas. Je sus encore qu'on le surnommait *le bounti* parce que noir dehors blanc dedans. La honte ! Comme si vouloir se différencier, s'élever, faire des études, c'était devenir blanc… J'étais lasse. Je regardai par la fenêtre embuée. Par moins cinq, une fillette de sept ans jouait dans la cour en pyjama. La classe entière bourdonnait, les chaises bougeaient en tous sens. Les enfants se demandaient quand ce serait terminé. L'école, c'était juste une garderie et pour certains, un lieu sécurisant, où il y avait moins de fureur que chez eux. La cloche, la sirène je ne sais plus, sonna. Ils se précipitèrent dehors sans un au revoir…

Quelques mois plus tard, je fus invitée à Corbas dans une banlieue modeste mais très active culturellement. Dès mon arrivée, j'assistais en compagnie de plusieurs institutrices et de la responsable du secteur jeunesse, à une exposition de peinture dans la médiathèque et à un spectacle de *capoera*. Le lendemain, je rencontrais des enfants de diverses nationalités, complètement exaltés, au tonus

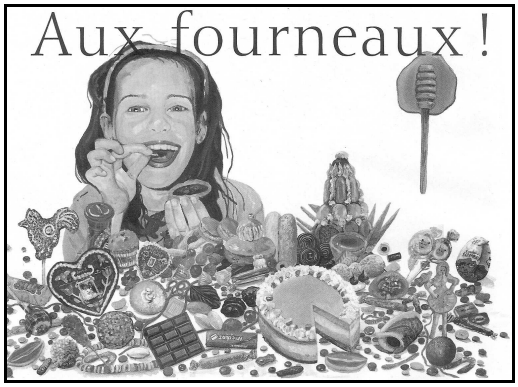


Dans l'Atelier du jardin

communicatif. Ils s'exclamaient et me complimentaient chaque fois que je leur montrais un dessin. Ils avaient épluché mes albums et me posaient des questions précises qui ne souffraient pas de réponses vagues. Quand, je bafouillais, ils me charriaient C'était incroyable tout ce qu'ils connaissaient. Ils m'applaudirent, m'étouffèrent de baisers et m'offrirent de joyeux dessins. Ils ne voulaient plus me laisser partir. Certes, les instits avaient bien préparé leur classe, on y parlait préservation des écosystèmes, guerre, gaspillage, injustice…Mais d'où venait cet engouement, cette insatiable curiosité ?

Début septembre, la rentrée approchait avec son lot d'animations, chaque fois différente et malgré les listes de questions rebattues, j'en attendais toujours beaucoup. Les échecs me laissent un goût amer comme si je n'avais droit à aucune erreur, comme si la rencontre se devait d'être sinon parfaite, réussie. Et je me demandais avec tristesse, si aux Mureaux, il y en avait au moins un qui se souvenait de ma visite...

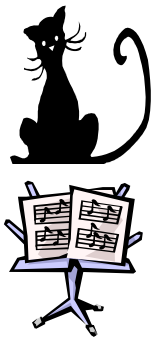
Signalons que Marie-Ange a eu les honneurs du magazine ***Paris-Mômes*** du 4 octobre dernier qui a choisi l'une des ses illustrations pour son dossier sur les livres de cuisine pour les enfants.



Marie Ange Le Rochais :

- **08 73 89 19 04 / 06 12 34 77 18**
- **mel : lerochais.harling@free.fr**
- **site http :// lerochais.rf.lv /**

MAESTRO !



L'Année de l'Arménie en France

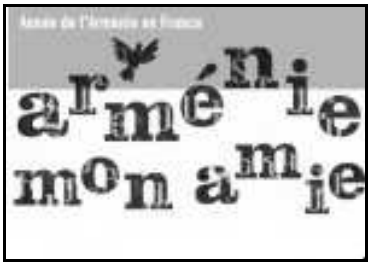
L'association « L'Hiver musical de Saint Leu » a décidé cette année de concevoir son programme autour d'un thème : l'Europe aux portes de l'Orient, et de participer dans le cadre de « Arménie mon amie » à l'année de l'Arménie en France.

L'année de l'Arménie en France, du 21 septembre 2006 au 14 juillet 2007, est appelée à mettre en relief la profondeur des liens qui unissent nos deux pays depuis plus de mille ans. La programmation nationale rendra compte des sujets que l'année de l'Arménie nous invite à aborder : culture de l'écrit, de la pierre, de la musique, de l'image. Nous pourrons ainsi constater la vitalité de cette culture qui aujourd'hui, malgré les vicissitudes de l'histoire, a su garder son identité, structurée par le christianisme et la langue.

La chronique musicale

Le coup d'envoi de cette année de l'Arménie aura lieu le 30 septembre à Erevan avec l'inauguration de la place de France et un concert de Charles Aznavour.

L'hiver musical a invité « les maîtres de musique d'Arménie » pour un concert le 3 février 2007 à l'église Saint Gilles. Ce groupe a reçu en 2003 le titre de « Meilleur ensemble de Musique Ethnique ». Autour de la chanteuse Anna Mayilian, le groupe a bâti un répertoire orienté vers l'authenticité de la musique traditionnelle, à la fois populaire et sacrée.



Cette « Année de l'Arménie » est, une invitation à un voyage à travers l'histoire, une promenade sur les terres du Caucase, une méditation sur la fragilité de nos civilisations, mais aussi sur leur force quand elles savent préserver leur originalité et leur authenticité.

Quelques manifestations autour de cet événement :

- Les douze capitales d'Arménie, exposition de photographies à la Conciergerie.
- Livre Arménien : cinq siècles de trésors à la BNF, site Richelieu.
- Aïvazovski, peintre de la mer au Musée de la Marine.
- Armenia Sacra au Musée du Louvre

Serge VINCENT

La navigation, quelle galère !

Le mois de juin tirait doucement sur sa fin, il faisait chaud, très chaud même dans les classes. Les esprits étaient déjà sur le chemin de la plage, le farniente comme seule perspective tolérable. C'est dans cette ambiance d'avant vacances, autour du café de 10 heures que la tempête éclata, lorsqu'une collègue surgit furibarde en s'exclamant : « C'est pas possible, on est en juin et ils ne mettent toujours pas de « s » au pluriel ! Si seulement on les prononçait ! » L'atmosphère se chargea d'électricité, la discussion s'anima chacun y allant de son opinion, mais tout le monde s'accorda pour dire que passer de l'oral à l'écrit : quelle galère !

Le fait de ne pas prononcer certaines lettres finales, comme les « s » au pluriel, constitue sans aucun doute la difficulté principale du passage de l'oral à l'écrit, notamment chez les enfants, mais le cortège de ces pièges est long et compte de nombreux participants. On trouve ainsi les sons pour lesquels des prononciations différentes ont des transcriptions écrites identiques. Par exemple le groupe de lettres « ent » se prononce « an » dans des mots comme « onguent / cent / joyeusement » mais se prononce « e » dans « ils marchent / ils écrivent ».

La chronique de l'orthographe

A l'inverse, un même son peut s'écrire de bien des manières. Le son « an », toujours lui, connaît une vingtaine de formes écrites, des plus évidentes (en/an), aux plus curieuses (aon). Songeons aussi par exemple à la baleine...l'écririons-nous *balaine*, *balène* ou encore *balenne* que notre oreille ne le distinguerait pas.

Enfin, nous trouvons des irrégularités au sein d'une même famille de mots. Prenons l'ensemble formé par les lettres g et a ; celles-ci donnent invariablement le même son : un garde, je regarde, gaspillage, galette... galère, et de la galère il n'y a qu'une rame jusqu'au « navigateur », à la « navigation ». Hélas, ici la mer s'agite, devient houleuse même, car le navigateur commet une action, il navigue, conjugaison du verbe « naviguer ». Or, au détour d'un récif, voici qu'apparaissent « il navigua » ou encore « nous naviguâmes ». Le son « ga » voit s'adjoindre aux g et a un passager clandestin : un « u » que l'on ne perçoit pas. Et donc le personnel navigant s'en va naviguant d'une ville à l'autre. Il y a évidemment une raison à cette présence aussi discrète que troublante : c'est que l' « u » a bel bien embarqué à bord du verbe « naviguer » plus précisément, dans son radical (il navigu/e, vous navigu/erez, nous navigu/ions). Il a donc été conservé dans toute la conjugaison, même entre le « g » et le « a », où sa présence ne se justifiait pourtant pas, cela afin d'éviter d'avoir deux radicaux différents dans une même conjugaison : navig/... et navigu/... On peut certes conclure que cela crée une régularité dans l'irrégularité, mais il convient tout de même de constater que cette convention de pure commodité crée un piège bien difficile à débusquer. Il en va du reste de même pour tous les verbes en « guer » comme larguer, élaguer, narguer.

Ces difficultés engendrent deux partis aux réactions antagonistes. Le premier les constate, loue la beauté et la subtilité d'une langue façonnée par une longue histoire et en tire les raisons de ne surtout rien changer. L'autre, partant du même constat, s'interroge sur le bien fondé de tant de chausse-trappes et ne voit guère de raison autre qu'un esthétisme prétentieux pour les conserver. Déjà au début du vingtième siècle, ces questions agitaient les esprits avertis. L'un des plus brillants fut sans conteste Ferdinand Brunot. Agrégé, philologue, professeur d'université, homme de conviction engagé dans les débats les plus vifs de son époque (affaire Dreyfus, séparation de l'église et de l'état),il est notamment l'auteur d'une monumentale *Histoire de la langue française*.

En 1905, dans une lettre ouverte au ministre de l'instruction publique, il s'insurgeait contre la tyrannie de l'orthographe comme en témoigne ce passage : « *Demandez à vos directeurs, à vos inspecteurs : le cri sera unanime. L'orthographe est le fléau de l'École*. » Plus loin il ajoute : « *Il y a plus, et cet enseignement a d'autres défauts que d'être encombrant. Comme tout y est illogique, contradictoire, que, à peu près seule, la mémoire visuelle s'y exerce, il oblitère la faculté de raisonnement, pour tout dire, il abêtit. A un degré de l'enseignement, où très souvent le défaut régnant est le dogmatisme, il a le vice énorme d'incliner plus encore vers l'obéissance irraisonnée. Pourquoi faut-il deux p à « apparaître » et un seul à « apaiser » ? Il n'y a d'autre réponse que celle-ci : parce que cela est. Et comme les ukases de ce genre se répètent chaque jour, ce catéchisme, à défaut de l'autre, prépare et habitue à la croyance au dogme qu'on ne raisonne pas, à la soumission sans contrôle et sans critique*. »

Brunot considérait que le temps passé à enseigner les exceptions et les pièges de l'orthographe était bien mal employé, qu'il se faisait au détriment d'enseignements plus portés sur la réflexion et le sens. Il pensait que, parce que l'élaboration de l'orthographe était l'oeuvre des hommes, elle devait toujours pouvoir être modifiée, allégée, rendue moins aléatoire et ainsi, accessible au plus grand nombre. A la nécessité de simplifier l'orthographe, il voyait au moins deux raisons essentielles. Tout d'abord, les difficultés à écrire le français sont un frein à son apprentissage par des étrangers. Alors qu'aujourd'hui nous sommes prompts à nous plaindre de l'influence toujours grandissante de l'anglais et du recul du français dans le monde, l'analyse de Brunot n'a rien perdu de sa pertinence. Ensuite, il considérait que la réforme était une nécessité sociale car la fracture entre les élites et le peuple fondée sur la capacité à écrire en respectant des règles obscures et des formes parfois aberrantes était inacceptable. Le français devant être la langue de tous les français, elle doit être un facteur de cohésion sociale, non de discrimination.

Alors qu'en cette rentrée, comme depuis quelques années, certains regardent vers le passé en écrasant quelques larmes sur la qualité perdue de l'orthographe et nous expliquent dans les médias combien nos jeunes sont incapables d'écrire aussi correctement que leurs ancêtres, le propos de Ferdinand Brunot nous permet de ne pas voir dans le passé qu'un Eldorado disparu ; il nous révèle aussi que depuis cent ans, les termes du débat n'ont guère évolué, chaque tentative de réforme, aussi timide fut-elle, s'étant toujours épuisée devant l'hostilité des zélateurs d'une langue intangible.

Ferdinand BRUNOT

Si vous souhaitez en savoir plus sur Ferdinand Brunot, voici deux sites à consulter :

- un article de Christophe Charle à l'adresse : http://www.fabula.org/atelier.php
- la lettre ouverte au ministre de l'instruction publique à l'adresse http://www.languefrancaise.net/dossiers/dossiers.php

Olivier HAENEL

PLUMES

Nos collaboratrices écrivent

Marie-Françoise VAÇULIK nous offre cette nouvelle inédite dont le style sobre et efficace révèle sa maîtrise du récit court

L'homme en imper gris entra dans le café. L'odeur de tabac froid lui souleva le cœur ; mais les démarches harassantes de bureau d'intérim en bureau d'intérim pesaient sur ses épaules, broyaient ses jambes et ses pieds. Aussi il se laissa choir sur la banquette de skaï grenat la plus proche.

Dans l'une des glaces piquetées qui couvraient le haut des parois, j'apercevais sa tête de cocker triste, son dos avachi. Pris d'une vague compassion, je fixai sa nuque qui me paraissait prête à recevoir le coup de grâce ; bien vite, je m'absorbai dans la correction de mes copies. Depuis que, faute d'avoir été admis à l'un des concours de l'Education Nationale, j'avais échoué au collège Jules Vallès, je fréquentais, à la coupure de midi, le bistrot « Au vieux Saumur » situé près du métro « Belleville ». J'avais fini par préférer les gueulements plus ou moins avinés des pochards aux échanges pédagogiques de mes collègues et aux sempiternels discours des révolutionnaires de service.

J'occupais une table tout au fond de la salle : j'étais tranquille pour me concentrer et, surtout pour rêvasser ou imaginer la vie des habitués ; peut-être deviendraient-ils les tristes héros ou les flamboyants protagonistes des romans que j'étais persuadé de porter en moi. Pour l'heure, j'essayais d'exercer mon métier scrupuleusement. La lecture des copies me désespérait souvent ; les élèves y révélaient un mal de vivre poignant que je ne savais trop comment atténuer (si ce n'est en leur lisant des textes dont la beauté frénétique pouvait les libérer). Aujourd'hui, l'homme qui venait d'entrer incarnait l'avenir qui les attendait et l'imposture de nos solidarités. Il avait relevé le col de son imper, serré son visage entre ses mains rougies par le froid, déplié une lettre froissée d'avoir été lue et relue ; quelques larmes coulèrent entre ses doigts... C'est alors que nos regards se croisèrent furtivement ; je repris ma lecture mais jetais de temps en temps un coup d'œil dans la glace.

L'homme commanda un café et une carafe d'eau ; puis, il enfouit la main droite dans l'une des poches de son imper, sortit une boulette de papier blanc, l'ouvrit et en répandit le contenu dans sa tasse. Ses yeux délavés parcoururent le sol jonché de mégots, le comptoir maculé de taches, les écrans télévisés devant lesquels tous étaient agglutinés, les tables où traînaient des journaux tout poisseux du sang des hommes.

Puis, sourire aux lèvres, il ingurgita son café, chercha mon regard et s'y accrocha quelques secondes avant de s'effondrer. La carafe d'eau tomba ; le bruit du verre brisé, les jurons du patron interrompirent le brouhaha ; quelques habitués tournèrent la tête…

L'homme en imper gris existait enfin..

Marie-Françoise VAÇULIK

Michèle SAUFFROY-PARET a concouru avec son humour habituel au Concours Poésie de St Prix dont le thème était "Gourmandise"

PÉCHÉ MIGNON

C'était à Pithiviers,
Vous le savez…
Ce dimanche-là,
À la sortie de la grand-messe,
Madeleine, la douce et jeune marquise,
Bien habillée, bien gantée,
Coiffée de macarons,
Habituellement confinée dans son boudoir
À la vigilance de religieuses et nonnettes
Échappa…

La porte de la pâtisserie elle poussa.

Amandine, la coquine, la gourgandine,
Amandine, la belle pâtissière
Toute de noir vêtue,
Tablier et collerette de dentelle,
De ses mains fines
Friandises, nougatine,
Griottes et meringues,
Charlottes et bavaroises
Lui offrit.
Madeleine, la pauvrette
Ne savait plus où donner de la tête.

Son petit paquet à la main,
La pâtisserie elle allait quitter…

Se retournant,
Un jeune financier élégant et fringuant
Elle aperçut.
Au regard enjôleur elle ne put résister.
En un éclair, elle fut conquise.
Sur les lèvres de la belle
Un long baiser il déposa.
Une pomme d'amour il lui tendit,
La pomme rouge elle croqua,
Au doux péché de gourmandise
Elle succomba.
Dans un puits d'amour
Elle se noya.
Ô doux péché de gourmandise,
L'enfer lui vaudras-tu ?

Dans votre immense bonté,
Saint-Honoré, ayez pitié !
Saint-Honoré, veillez sur elle !
Saint-Honoré, priez pour elle !

Michèle SAUFFROY - PARET